

4<sup>e</sup>

## CONGRÈS

des études sur le Moyen-Orient  
et les mondes musulmans

28 juin - 2 juillet 2021



## Atelier 78

## Les instruments de travail des savants musulmans à l'époque moderne

Les savants musulmans étaient des travailleurs intellectuels, au sens où ils produisaient des biens symboliques dont la valeur outrepassait celle de leur support, le manuscrit qui les renfermait. Et comme tout travailleur, ces savants se servaient de moyens de production dont ils étaient ou non les propriétaires. Que sait-on des moyens de production d'un savant musulman au Moyen Âge ou à l'époque moderne ? Comment décrire le processus concret de production d'un avis juridique ou d'un ouvrage de science ? Où se rendait le savant pour travailler, lire et écrire ? Quelle part des ouvrages consultés était la sienne, quelle part celle de ses collègues et des bibliothèques publiques ou privées ? Même si les études sur les bibliothèques commencent à se développer, les études sur leur utilisation en tant que moyen de production, par les savants sont peu visibles dans les archives ; bien souvent, seules de brèves notations dans les œuvres permettent de comprendre leur procès de production.

Dans un second temps, il faudrait se demander dans quelle mesure l'état des moyens de production avait un impact sur la nature, l'orientation de la production intellectuelle. Car, comme Jack Goody l'avait montré dans *La Raison graphique*, l'activité intellectuelle a été, depuis l'apparition de l'écriture, profondément orientée par les moyens techniques disponibles pour enregistrer la parole. Dans quelle mesure les moyens de production disponibles rendaient-ils visible et possible le traitement d'un problème donné, ou au contraire empêchait-il de le faire ?

**Responsable : Renaud Soler (Sorbonne Université, Centre d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle)**

## Programme de l'atelier

## Inaâm Benyahia (EPHE)

*La bibliothèque de la Qarawiyyine : un outil de production du savoir dans le Maroc du XVI<sup>e</sup> – XVII<sup>e</sup> siècles sous la dynastie saadienne.*

Le sultan saadien Aḥmad al-Manṣūr (r. 1542-1603) était non seulement une personnalité politique importante mais aussi un savant de premier plan reconnu en tant que tel par ses pairs. Bibliophile averti, à la fin de son règne il lègue à la postérité deux bibliothèques, l'une privée celle, actuelle, qui se trouve à l'Escorial en Espagne et l'autre publique qu'il a fondée à la mosquée de la Qarawiyyine à Fès. C'est cette dernière qui nous intéresse pour notre recherche car les manuscrits qui y sont conservés portent les traces de leur fondation en *waqf* par le sultan lui-même.

Au cours de notre intervention nous nous attacherons à repérer quels furent le parcours et les moyens adoptés par al-Manṣūr pour acquérir et parfaire sa formation scientifique. Nous nous interrogerons de la même façon pour l'ensemble des savants, ses contemporains : comment se servirent-ils des instruments de connaissance dont ils disposaient, puis de cet étayage scientifique pour produire à leur tour du savoir ? A ces fins, nous étudierons un ensemble de manuscrits qui appartinrent au sultan al-Manṣūr et qu'il fonda en *waqf* à la bibliothèque de la Qarawiyyine, manuscrits de *fiqh* et manuscrits littéraires,

deux disciplines alors indispensables à la formation des hommes de science. L'analyse de ces manuscrits nous permettra de mieux en comprendre les enjeux majeurs et les grandes orientations ; tout autant, à travers leurs productions respectives, que l'influence exercée sur la pensée du grand souverain par ces auteurs savants qui illustrèrent la dynastie saadienne.

### **Olivier Bouquet (Université Paris Diderot)**

*À quoi servaient les livres ? Réflexions sur les conditions pratiques de la transmission des savoirs dans deux madrasas anatoliennes (seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle)*

La Direction des manuscrits de Konya (*Konya Yazma Eserler Bölge Müdürlüğü*) rassemble des collections auxquels les historiens arabisants continuent d'accorder une attention très réduite, alors que des milliers de manuscrits sont facilement consultables in situ sous forme numérisée. De leur côté, les ottomanistes *stricto sensu* et leurs collègues des facultés turques de théologie suivent une approche compilatrice des ouvrages plus qu'ils n'encouragent une démarche analytique des textes. Ils s'efforcent de recenser les manuscrits disponibles et de reconstituer les liens entre des originaux et leurs commentaires plus qu'ils ne s'attachent à circonscrire ce qui relève d'une « relation complexe d'intertextualité » (Ahmed) à situer au sein d'une « tradition du commentaire » (Van Lit). L'insuffisance de l'histoire des textes va de pair avec les manques de l'histoire sociale : pour suivre les flux intellectuels qui irriguent la culture savante, il faudrait étudier de plus près les réseaux relationnels tissés entre les savants du temps.

L'étude des collections des bibliothèques à partir des fonds numérisés à la Direction des manuscrits de Konya et du catalogue général des œuvres manuscrites de Turquie (*Türkiye Yazmaları Toplu Kataloğu*, TÜYATOK) offre d'aborder l'historicité des sciences islamiques en aval de la période médiévale, le rapport entretenu par le public des lecteurs avec des ouvrages de référence, mais aussi le devenir de productions scientifiques et littéraires dans des espaces de la « logosphère arabe » jadis tenus pour périphériques et désormais étudiés à la lumière des dynamiques intellectuelles qui les traversent. Elle propose en outre d'examiner le « modèle ottoman » des madrasas non plus sous l'angle des institutions ou des carrières comme c'est souvent le cas, mais sous celui, moins exploré, des conditions pratiques de la transmission des savoirs.

En matière d'identification des pratiques culturelles, l'état de l'art est hélas ! peu avancé. Séparément plutôt que conjointement, les historiens des madrasas et les spécialistes des bibliothèques ont proposé des inventaires des ressources manuscrites. Bien souvent, ils ont appliqué des « catégories bibliographiques » invariables, voire anhistoriques, sur l'ensemble de la période ottomane sans chercher à retracer les évolutions de la place respective des disciplines du 'ilm depuis la fondation des premières madrasas au XIV<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, on ignore encore largement comment les étudiants des madrasas lisaient les textes, ni comment les enseignants annotaient et commentaient les manuels. À feuilleter les pages de manuscrits conservés aux archives de Konya, à entrapercevoir toute la richesse des annotations marginales, tantôt diagonales parallèles ordonnées, tantôt concentrations désorganisées, tantôt indications brèves et espacées, on se pose mille questions sur le travail de la main et de la pensée qui guidait celle-ci. Dans ma présentation, j'examinerai l'hypothèse selon laquelle le choix des ouvrages mis en vaqf dans deux bibliothèques anatoliennes (à Burdur et Isparta) ne correspondait pas seulement à l'importance que ceux-ci occupaient dans les hiérarchies des sciences islamiques ou au prestige des auteurs qui les avaient écrits, mais répondait directement à l'utilité qu'ils avaient aux yeux d'étudiants ottomans qui espéraient accéder aux carrières de juge, enseignant ou mufti et des lettrés qui les formaient dans ce sens.

### **Renaud Soler (Sorbonne Université, Centre d'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle)**

*À quoi servaient les curricula des savants de l'époque moderne ?*

Depuis le X<sup>e</sup> siècle, les savants musulmans prirent l'habitude de consigner dans des ouvrages des informations sur leurs maîtres et les chaînes de transmission par lesquelles ils transmettaient la tradition prophétique. On en distingue deux formes : les *mu jam/mashyakha* et les *thabat/fhrist*. À l'époque moderne (XVI<sup>e</sup>- XIX<sup>e</sup> siècle), les savants moyen-orientaux (Égypte, Syrie, Hedjaz) cultivaient assidûment ces genres, tout en le modifiant pour les adapter à leurs besoins : ils adoptent généralement un format

court, où l'on trouve de plus de plus des listes des principaux ouvrages du hadith et de la *sīra* dotés de leurs chaînes de transmission jusqu'à leurs auteurs, des chaînes de transmission (*silsila*) de confréries soufies ainsi que certaines traditions prophétiques dont la transmission orale et ritualisée jouait un rôle important dans la vie sociale et intellectuelle de l'Islam moderne. Toutes ces chaînes ne correspondent pas à des transmissions effectives : certaines sont des représentations idéalisées de la transmission du savoir à l'époque moderne. D'autres désignent des transmissions effectives dont on trouve la trace dans des sources biographiques. Je voudrais présenter les premiers résultats de mon enquête sur ces textes et évoquer des pistes méthodologiques pour mieux les exploiter afin de faire une histoire sociale de la transmission du savoir en Islam moderne.

### **Ismail Warscheid (Université de Bayreuth, CNRS/IRHT)**

*L'art de la jurisprudence : émettre et compiler des fatwas dans l'Ouest saharien à l'époque moderne Ismail*

L'étude de la littérature islamique des sociétés saharo-sahéliennes a connu ces dernières décennies des développements qui ont souligné l'importance de ces textes pour tout projet d'histoire sociale et culturelle de la région. En particulier, les nombreux recueils de *fatāwā* dont les plus anciens datent du XVII<sup>e</sup> siècle ont attiré l'attention de chercheurs venant d'horizons disciplinaires très divers. Cela se comprend, puisque les « cas d'espèce » (*nawāzil*) qu'on y trouve documentent, à travers une écriture aux allures parfois ethnographiques, la diffusion de l'Islam savant dans les communautés nomades et sédentaires. En revanche, la question du 'comment' de la constitution de ces corpus a jusqu'à présent suscité peu d'intérêt, comme si l'unité et la cohérence de ces recueils allaient de soi. Dans ma communication, je voudrais donc me pencher sur le processus de la fabrique d'une fatwa, du moment de son énonciation par un juriste jusqu'à son traitement éditorial lors de sa mise en compilation. Pour ce faire, je m'appuie sur des données fournies par le dictionnaire biographique *Fatḥ al-Shakūr* d'al-Ṭālib Muḥammad al-Bartīlī (m. 1805), un lettré originaire de l'oasis de Oualata, ainsi que sur une comparaison de deux copies manuscrites des *Nawāzil* d'Ibn al-A'mish al-Shinqīṭī (m. 1695), l'une provenant de la collection OMAR de l'université de Freiburg, l'autre conservée à l'université Abdou-Moumouni à Niamey.